

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs, chers confrères,
Mesdames, Messieurs, chers amis, chers parents,

Vous me faites l'honneur de me recevoir dans votre Compagnie, qui, au cours de son histoire plus que tricentenaire, a été illustrée par tant de bons esprits. Un tel honneur laisse cependant perplexe. Certes je n'ignore pas que le talent ne peut éclore dans le désert et que les artisans les plus obscurs des sciences et des lettres sont la condition de l'émergence des plus brillants. Mais enfin, le doute subsiste : pourquoi moi plutôt que tant d'autres de mérite au moins égal ? Je n'aurai cependant pas l'outrecuidance de contester votre choix et je me range volontiers à l'idée que les honneurs se méritent moins qu'ils ne se reçoivent dans la gratitude et l'humilité. C'est dans cette disposition que je remercie notre Président pour ses mots bienveillants d'accueil et vous exprime ma reconnaissance et le plaisir que j'aurai à m'associer à vos travaux.

Il m'est agréable cependant de penser qu'à travers ma personne, vous avez voulu attester des liens étroits qui unissent l'Académie à la bibliothèque municipale. Liens anciens puisque je ne vous apprendrai pas que le premier secrétaire perpétuel de l'époque contemporaine fut aussi le premier conservateur de la bibliothèque, Jean-Julien Trélis (1757-1831), alésien, protestant et poète ami de la *lingua nostra*. Ces liens se traduisent aujourd'hui dans des actions concrètes comme l'alimentation d'un même catalogue, la numérisation des mémoires chère à notre secrétaire perpétuel qui s'y est tant donné ou la préparation d'une exposition commune. Soyez assurés que je mettrai tout en œuvre pour, dans le respect des prérogatives et des missions de chacun, développer ces projets partagés et d'autres encore qui naîtront à la faveur des rencontres.

ÉLOGE DE M. BERNARD MOUNIER

Vous m'avez élu au fauteuil de M. Bernard Mounier, qui a présenté sa démission en raison de la difficulté à concilier le programme de vos séances avec son emploi du temps chargé d'entrepreneur. Cette circonstance particulière m'a valu le plaisir de le rencontrer et de recueillir directement de lui les éléments de sa biographie. L'évocation qui suit n'est donc pas construite, à la manière historique ou judiciaire, sur l'examen des traces et le recoupement des témoignages. Elle assume délibérément sa subjectivité : celle, du côté de celui qui se raconte, de ce que Paul Ricœur a nommé « l'unité narrative d'une vie » par laquelle chacun cherche à donner sens à son existence ; celle, du côté de celui qui écoute et transcrit, d'une réception orientée par ses propres questionnements.

La formation

Bernard Mounier est né le 6 février 1955 à La Grand-Combe dans une famille de mineurs durement éprouvée par la vie. Il n'a que six ans quand son père, Francis Mounier, mineur de fonds alors âgé de 28 ans, meurt dans un accident d'échafaudage. Sa mère, Thérèse Mounier née Dussert, en reçoit un choc psychique qui la rend sourde et aveugle. Bernard est pris en charge par une grand-mère, veuve également d'un mineur. Sans frère ni sœur, il connaît surtout la vie d'internat. Certains camarades lui envient inconsidérément une liberté qui devient rapidement une indépendance quasi-totale : à 14 ans, Bernard a son propre appartement. Il fait alors ses études au lycée d'Alès et obtient un bac technologique en série G2, gestion. Le week-end, il prendra l'habitude de rendre visite à sa mère à l'hôpital psychiatrique et dans les diverses institutions où elle est placée. L'épaisse moustache que porte Bernard Mounier est le témoin de ces rendez-vous parfois éprouvants : comme la pilosité d'Ésaü pour le vieil Isaac, elle était signe de reconnaissance !

Un adolescent livré à lui-même est plus qu'un autre soumis aux influences extérieures, les bonnes et les mauvaises. Les rencontres positives prennent le dessus, notamment à travers le scoutisme protestant. Au point que Bernard, qui appartient à une famille catholique, décide de faire des études de théologie protestante. La Grand-Combe étant une paroisse réformée évangélique, il se dirige tout naturellement vers la faculté d'Aix-en-Provence. Bernard Mounier évoque ce tournant décisif avec discrétion et distance. Il mentionne, pour lui l'enfant solitaire, l'importance du « collectif » vécu dans les camps de jeunes. Il évoque également son apprentissage des langues bibliques, mettant ainsi l'accent sur la dimension la plus objective, la plus extérieure, des Écritures. Des motivations plus profondes, dans lesquelles il ne se reconnaît vraisemblablement plus, Bernard Mounier n'en dit mot.

L'étudiant obtient en 1978 sa maîtrise de théologie. Il a consacré son mémoire à René Girard, découvert quelques temps auparavant dans une émission d'*Apostrophe*. Je n'ai pas lu ce travail mais on pressent tout ce que cette philosophie qui nous invite à nous « défaire des restes de mentalité sacrificielle qui salissent et obscurcissent inévitablement les recoins de notre cerveau »¹ contient de potentiellement subversif dans les milieux réformés évangéliques où la conception sacrificielle de la Croix demeure prégnante. Joignant la pratique aux convictions, Bernard Mounier sollicite vers la même époque le statut d'objecteur de conscience. La chance lui sourit puisqu'il est affecté au bureau d'aides sociales à la mairie d'Aix-en-Provence. Il est alors tout jeune marié, ayant épousé en 1977 Sylvette Bonfils, originaire des Plantiers, qui travaille comme secrétaire à l'Université d'Aix. À la sortie de la fac, le jeune proposant cherche un poste. Ce sera Sainte-Croix Vallée française. L'enfant de la Vallée Longue attaché par sa femme à la Vallée Borgne va donc désormais travailler dans la Vallée française. On ne fait pas plus cévenol !

¹ R. Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978, p. 229

Pasteur à Sainte-Croix Vallée française

Dans ces années qui suivent mai 1968, les Cévennes bougent avec l'arrivée de nombreux « néos » tentant, avec plus ou moins de bonheur, un retour à la terre. Il faut imaginer au passage Bernard Mounier avec les cheveux longs, la barbe et les « pattes d'éph » ! Du point de vue ecclésial, Sainte-Croix n'est pas une paroisse tout à fait ordinaire. N'a-t-elle pas accueilli en 1934, 15 ans avant son ordination, Élisabeth Schmidt, la première femme pasteur ? Pour l'heure, elle est le théâtre d'une expérience pionnière depuis la réunion des églises réformées de France en 1938. Celle-ci a, on le sait, suscité de nombreux débats dans les différentes unions d'églises de tendance évangélique et provoqué des scissions en leur sein entre les paroisses rejoignant l'union de 1938 et celles restant en dehors. En Vallée française, le nouveau pasteur aura la tâche inédite et délicate de desservir deux paroisses, celle, réformée, de Sainte-Croix et, celle, réformée évangélique, de Saint-Étienne. Mais pour Bernard Mounier, pas question de doubler les cultes, chacun devra faire un pas vers l'autre et accepter une liturgie commune !

Le paysage paroissial et politique de Sainte-Croix est marqué en ce temps par une personnalité forte, celle du docteur Michel Monod, conseiller presbytéral, maire du village, conseiller général socialiste – non encarté, il y tenait - et président du Conseil d'administration du Parc national des Cévennes. Bernard Mounier se souvient encore de son « entretien d'embauche », impressionné, lui le prolétaire de la Grand-Combe, par la figure du Docteur, qui lui demande de but en blanc : « M. Mounier, êtes-vous fainéant ? » Bernard Mounier y répondra par les actes. Nombreux.

La feuille de route pastorale était très mince : on attendait du pasteur qu'il fasse le pasteur. Mais un point était cependant mis en avant : s'occuper des jeunes. Bernard Mounier comprend vite qu'on ne peut le faire que le week-end au « groupe de jeunes » ou pendant des camps de vacances. Dans les Cévennes où la crise vient s'ajouter à un exode rural séculaire, l'urgence est de procurer du travail. Une structure de réflexion d'une vingtaine de personnes est alors créée pour promouvoir l'emploi en Cévennes. Des initiatives voient le jour grâce à un actionnariat populaire – l'économie solidaire avant l'heure ! L'une des plus belles réalisations est la menuiserie de Sainte-Croix qui fonctionne encore aujourd'hui. Un professionnel près de la retraite est recruté pour la diriger à la condition de préparer un jeune de la vallée à prendre la relève. Il fallait une bonne dose de foi, peut-être un grain de folie, pour croire à un tel projet : Bernard Mounier se revoit encore dans sa 4L conduisant sur site le futur gérant : « la menuiserie sera là » assure-t-il, en désignant un terrain vierge couvert de neige !

Une autre activité marque ces années-là et annonce peut-être la reconversion de Bernard Mounier : l'organisation avec la population locale de spectacles audio-visuels, qu'il définit comme « une sorte de muséographie collective du temps présent et à venir. » Il s'agissait, dans cette période de difficultés relationnelles entre cévenols d'origine et « néos », de réunir les uns et les autres autour d'un projet commun, d'un « faire ensemble ». Cette même « pédagogie »

où le contenu du projet importe moins que ce qu'il rend possible au plan humain, traverse la multitude d'activités que Bernard Mounier organise avec toute l'énergie de sa jeunesse : veillées dans les hameaux de la vallée, nombreux camps, création d'une radio libre, construction d'une salle paroissiale avec la participation des habitants, même celle d'une famille musulmane qui habitait, comme on disait, « aux HLM » ! Elle exprime une conception forte de l'église comme un lieu ouvert dans lequel on peut rentrer et duquel on peut sortir, une véritable communauté au sens fort de la recherche d'un bien commun, un foyer d'expérimentation sociale et démocratique.

La création de la société Acor vidéo

Ces années à Sainte-Croix sont des années heureuses, les « plus formatrices de ma vie » se souvient Bernard Mounier. Son jugement se nuance, sa conscience politique s'affine, il apprend, dit-il, à travailler. L'expérience aurait pu durer. Sylvette est devenue secrétaire du docteur Monod, le couple est logé au presbytère, l'école est à deux pas pour leurs deux garçons, David né en 1979 et Simon en 1982. Et pourtant, après un bon septennat de vie commune, le jeune pasteur annonce sa démission au conseil presbytéral. Les amarres sont larguées le 30 juin 1987 dans des conditions rendues particulièrement difficiles par un accident de voiture. Cette décision suscite une certaine incompréhension : quitter Sainte-Croix pour une autre paroisse ou l'une des diverses institutions satellites de l'église, soit. Mais Bernard Mounier quitte pour de bon le ministère pastoral...

Cette décision s'inscrit pourtant dans la continuité de l'action entreprise à Sainte-Croix. Comme les prêtres ouvriers, comme les trotskystes qui vont à l'usine, Bernard Mounier a la conviction que l'essentiel se passe dans le monde. Il croit, selon la formule de Jacques Ellul, à la « présence de l'église au monde moderne », à son action discrète, presque anonyme, mais efficace. Il a aussi, comme pasteur, la hantise de n'être qu'un « beau parleur », dont les paroles sont en décalage avec la vie des gens. Une remarque d'un paroissien de Saint-Roman de Tousque le taraude : « Vous ne connaissez pas les fins de mois difficiles ». Bernard Mounier veut connaître la vie « normale », c'est-à-dire la vie exposée. Il est mu par un impératif qu'il retrouvera chez l'abbé Pierre : « il ne suffit pas d'être croyant, il faut être crédible ». Être crédible, c'est accepter de tout remettre en jeu, de « sortir de sa zone de confort ». Remettre tout en jeu, c'est aussi accepter de se retirer du jeu. « Il faut qu'il croisse et que je diminue », dit Jean-Baptiste à propos du Christ. Bernard Mounier fait sien ce mot d'ordre : l'autre ne peut développer le potentiel qui est en lui que si je m'efface pour le laisser être. Le pasteur a alors l'intuition que l'œuvre amorcée à Sainte-Croix ne se développera que s'il s'en retire.

Mais que faire quand on n'a appris que la théologie ? Ce sera l'audiovisuel. Rien ne préparait techniquement Bernard Mounier à ce métier. C'est plutôt en pédagogue qu'il se tourne vers l'image. L'homme de la parole mise sur elle pour communiquer avec ceux qui n'ont pas accès aux subtilités du verbe. Bernard Mounier s'associe à cet effet à un autre pasteur cévenol en rupture, celui du Collet-de-Dèze, Christian Bonnet, qui dirige aujourd'hui les éditions

Olivetain. Ils sont bientôt rejoints par une troisième, venue de la paroisse de Florac, Line Granade. Les débuts sont difficiles, les réserves réunies des trois écureuils sont vite grignotées ! Les commandes confessionnelles pour lesquelles le trio peut compter sur son réseau aident cependant au démarrage de l'activité. La jeune société de production sera bientôt forte d'une dizaine de salariés, décrochant des contrats avec France télévisions, puis TF1 et Canal +. Elle commence par produire le culte télévisé puis réalise, grâce au car-régie dont elle s'est équipée, de gros directs : téléthon, soirées électorales, *Nuit des étoiles filantes*, etc. Acor video produit aussi des films institutionnels ou d'entreprise et travaille pour le secteur médical, en réalisant par exemple des directs d'opérations chirurgicales à l'occasion de congrès scientifique. La Ville de Nîmes lui passe commande de vidéos promotionnelles des nouveaux équipements et des opérations d'urbanisme qu'elle réalise, en particulier tous les grands projets de la municipalité Bousquet. C'est à travers celles consacrées à Carré d'art que j'ai découvert pour ma part Acor vidéo.

L'engagement pour les Droits de l'homme

Les activités de Bernard Mounier et de la société Acor vont évoluer au fil des opportunités et des rencontres. Il faut citer en particulier celle d'un autre protestant cévenol, l'avocat François Roux. Celui qui a débuté aux côtés de M^e Jean-Jacques de Felice (1928-2008) dans la défense des paysans du Larzac, et qui est aujourd'hui chef du bureau de la Défense au sein du Tribunal pénal international pour le Liban, est notamment connu pour avoir été l'avocat des faucheurs volontaires et du FLNKS. C'est par l'intermédiaire de François Roux que Bernard Mounier est intégré à une mission d'écoute et de dialogue qui se rend au Burundi en 1994. Calquée sur celle que Michel Rocard avait envoyée en Nouvelle-Calédonie et qui avait abouti aux accords de Matignon de 1988, elle est présidée par Stéphane Hessel. Bernard Mounier y est chargé de la question des médias, qui constituent un enjeu stratégique dans la réconciliation des communautés. On se souvient en effet du rôle joué par la Radio Télévision Libre des Mille Collines dans le génocide des Tutsis au Rwanda voisin.

À partir de cette expérience, Bernard Mounier va travailler jusqu'en 2001 pour l'Organisation des Nations-Unis, plus précisément son centre des droits de l'homme à Genève, puis jusqu'en 2006 pour le Ministère des affaires étrangères, comme consultant et formateur de cadres de chaînes de télévisions, radios et journaux de nombreux États africains. Il intervient sur les questions de déontologie journalistique et de respect des droits de l'homme en période de conflit. Acor video produit à cette époque différents documentaires touchant aux droits de l'homme dont Bernard Mounier assure lui-même la réalisation. On peut citer : *Demain ma terre, un avenir sans futur : les indiens Tobas en Argentine* ; *Parole de femmes : Kanaky, 10 ans après les accords de Matignon* (27 mn, 1997) ; *Si eux se taisent les pierres crieront : la Palestine et le mur de Sharon* (20 mn, 2004).

Au cours de ces années Bernard Mounier a la chance de faire des rencontres qui, même brèves, sont de nature à vous marquer : l'abbé Pierre, le Dalaï-lama, Barbara Hendricks, Edgar

Morin... Il côtoie surtout de près Stéphane Hessel avec lequel il échange beaucoup, confortant à son contact une vision résolument internationaliste du monde. Il se souvient de Son Excellence l'Ambassadeur de France avec une grande déférence même lorsqu'il s'agit d'évoquer une conversation en pyjama dans la maison d'un palestinien qui leur donne l'hospitalité ou une marche sur la draille du col Salidès ! Cette estime et cette connaissance de Stéphane Hessel, Bernard Mounier les a exprimés dans un beau documentaire de 52 mn produit en 2005 par la fondation Un monde par tous : *En toute humanité : portrait de Stéphane Hessel*.

Évolution de la société Acor

En 30 ans d'existence, la société Acor video s'est donc transformée. Née de la production audiovisuelle, elle est allée vers le conseil et la formation en audiovisuel. Il est en résulté la création en 1996 d'une nouvelle structure, l'Institut international de formation audiovisuel (IIFA), placé sous la responsabilité de Line Granade puis cédée en 2014 à un collaborateur.

Une seconde branche de l'entreprise mère s'autonomise, celle du conseil en management, avec la création en 2009 de la société IN&DIT. Une partie de son activité concerne les questions de sécurité au travail auxquelles son histoire familiale a certainement rendu Bernard Mounier particulièrement sensible.

Quant à Acor, elle va progressivement délaisser la production audiovisuelle pour devenir une agence de communication sur support imprimé et web, avec également un département événementiel.

On comprend que l'implication dans ces trois sociétés et dans la holding MGS Groupe qui les réunit un temps, ait limité la disponibilité de Bernard Mounier, qui est par ailleurs membre du conseil d'administration du Crédit mutuel, d'une association d'aide éducative en milieu ouvert - le Comité de Protection de l'Enfance et de l'Adolescence Gard-Lozère (CPEAGL) - et de l'office de tourisme Causses-Aigoual-Cévennes.

Aujourd'hui cependant la voilure est considérablement réduite : « On ne prend plus, dit Bernard Mounier, que les appels entrant. » La cessation définitive d'activité et un départ à la retraite sont programmés dans les mois à venir. En théorie.

Conclusion : la continuité d'un parcours

Je retiendrai, au terme de cette évocation, deux éléments structurants de la carrière de Bernard Mounier. Le premier est son esprit d'initiative, sa capacité à entreprendre dans des secteurs qui, mis bout à bout, couvrent un champ large. Bernard Mounier aime du reste se définir comme « entrepreneur », mot qu'il préfère à celui de « chef d'entreprise », car la dimension créative et horizontale l'emporte à ses yeux sur la dimension gestionnaire et verticale. Mais ce qui m'a le plus intéressé dans le parcours de Bernard Mounier, c'est le fil conducteur, discret mais réel qui l'a conduit de l'église vers le monde. Il y a un « continuum », dit-il lui-même.

Bernard Mounier se souvient de Stéphane Hessel déclarant : « il faut avoir une foi inébranlable dans l'improbable ». C'était lors d'une discussion chez Edgar Morin au sujet de la chute du mur de Berlin. Cette foi dans la « possibilité de l'impossible », pour reprendre la belle formule de Derrida, n'est-elle pas celle qui présidait, quelques années auparavant, à la création de la menuiserie de Sainte-Croix Vallée française ? N'exprime-t-elle pas aussi dans un langage laïque l'essentiel de l'espérance chrétienne ? Cette espérance est liée à un pari sur la possibilité de la rencontre : rencontre malgré les différences, rencontre enrichie par les différences. Cette conviction traverse la pratique de Bernard Mounier, qu'il s'agisse de rapprocher réformés et évangéliques, néos et vétérans cévenols, israéliens et palestiniens, hutus et tutsis ou de faire dialoguer les métiers et les points de vue comme doit le faire un bon conseiller en management. La rencontre de l'autre implique aussi de mettre le moi en veilleuse. C'est là le sens du « Il faut qu'il croisse et que je diminue » dont Bernard Mounier a plaisamment forgé une réplique à l'usage des consultants : « Il faut que les projets d'entreprises croissent et que les consultants disparaissent » ! Une telle éthique rattache indéniablement l'entrepreneur au pasteur.

Un autre élément de continuité concerne une certaine philosophie de l'existence. Lorsqu'il conseille Vinci en matière d'accident du travail, Bernard Mounier préconise de sensibiliser les personnels en jouant davantage sur le désir de vivre que sur la peur de mourir, d'où le nom du programme baptisé *zoè*, la vie. Au-delà du slogan du communiquant, on perçoit là des convictions. Rien ne peut se faire sans une adhésion positive, une « envie » et ce désir fonde en retour une exigence d'effort, de courage, de risque, de rupture. L'itinéraire de Bernard Mounier, l'enthousiasme qui transparaît dans sa personne en portent témoignage.

« ÊTRE PROTESTANT AUJOURD'HUI »

Ainsi en dépit de sa distance prise à l'égard de l'église, église contre laquelle il peut avoir la dent dure, Bernard Mounier reste fidèle à des valeurs qui, avec le temps s'affranchissent du langage religieux. J'ai été particulièrement sensible à cette laïcisation de l'Évangile car j'y ai trouvé un écho à mes propres préoccupations. Élevé dans une famille protestante très engagée dans l'Église évangélique libre de Saint-Jean du Gard, milieu éminemment nourricier auquel je veux ici rendre hommage, je n'ai cessé, depuis les premiers doutes de l'adolescence, d'être hanté par cet héritage que je ne pouvais ni révoquer ni totalement faire mien. Si je formule ce questionnement avec les mots d'aujourd'hui, je dirais qu'il s'est agi en somme d'assimiler l'essentiel de la foi reçue de mes parents en faisant droit à l'exigence de rationalité et d'autonomie propres à la philosophie. J'ai essayé de rendre compte de cette synthèse dans un court texte intitulé *Une confiance sans nom : essai sur la foi*, qui va paraître prochainement aux éditions Ampélos, avec une préface de notre compatriote Olivier Abel. Cette démarche me paraît, dans l'ordre de la pensée, présenter des analogies avec le parcours d'action suivi par Bernard Mounier.

Ce texte à paraître est trop intime et trop confessionnel pour être exposé ici, puisqu'il se présente à la fois comme un itinéraire spirituel personnel et comme une méditation sur le culte réformé. Mais il n'est peut-être pas déplacé d'essayer de caractériser l'horizon philosophique dans lequel il se situe. Ce sera, si vous le voulez bien, ma manière de satisfaire à l'exercice demandé de présenter un thème d'étude privilégié et, à travers de lui, de me présenter. C'est donc en « philosophe » que je m'adresserai à vous, en sachant que les occasions ne manqueront pas, et ce dès la fin de cette année, de vous entretenir en « bibliothécaire ». La réflexion qui suit sera aussi une façon de répondre à la question que m'a posée le parcours de Bernard Mounier de l'église vers le monde, parcours qui s'inscrit, me semble-t-il, dans le questionnement de toute une génération. C'est précisément à cette génération de chrétiens engagés dans le monde que s'adresse un texte sur lequel je voudrais m'appuyer. Il s'agit de l'ouvrage posthume de Paul Ricœur qu'Olivier Abel a édité l'année passée sous le titre de *Plaidoyer pour l'utopie ecclésiale*² et qui regroupe trois textes dont le programme du premier – « Être protestant aujourd'hui » – pourrait aussi bien servir d'entête à mon propos. Puisque votre institution – notre institution – a jugé bon de maintenir les trois collèges qui, dans une époque de tensions religieuses, la plaçait au-dessus de l'esprit de parti, qu'on me permette, au moins cette fois, de m'exprimer en protestant !

Une philosophie réflexive et herméneutique

Avant d'en venir à l'ouvrage de Ricœur, se pose une question préalable. Pourquoi partir du texte d'un autre ? Et plus encore pourquoi un texte sur l'église ? Cela ne va-t-il pas à l'encontre de l'idéal d'autonomie de la philosophie vis-à-vis des croyances et notamment des croyances religieuses ? Dire cependant, comme Socrate et Platon nous l'ont enseigné, que la philosophie implique une remise en question de l'opinion, c'est reconnaître par là-même, qu'elle n'est jamais au commencement. Elle ne vient que dans un second temps pour interroger de manière réflexive et critique des discours qui toujours la précèdent. C'est là le sens de la célèbre formule de Hegel : « L'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'au crépuscule ».

La philosophie n'a eu cependant de cesse de vouloir abolir cette contingence initiale en découvrant un point origine à partir duquel elle pourrait construire un savoir indubitable et une manière de conduire sa vie assurée d'elle-même. Cette ambition est l'honneur de la philosophie, elle en est aussi l'illusion. Ma conviction est qu'on n'en a jamais fini avec la contingence des origines. La marche régressive vers un principe premier ne peut s'inverser en une déduction systématique du monde à partir de lui. La réflexion est en somme un aller sans retour.

S'il en est ainsi, c'est que l'esprit n'est aux prises avec aucune donnée immédiate. Tout ce sur quoi nous pensons est déjà plein de nous-mêmes et c'est en interrogeant ces œuvres nôtres que nous apprendrons qui nous sommes. Il n'y a pas en effet de réponse directe à la question socratique « Connais-toi toi-même ». Les individus et les sociétés ne se connaissent

² P. Ricœur, *Plaidoyer pour l'utopie ecclésiale*, éd. par Olivier Abel, Genève, Labor et fides, 2016

que par le détour de leurs propres productions. Celles-ci constituent, ainsi que le dit Ricœur dans un article important qu'il consacre au maître de la philosophie réflexive française, Jean Nabert, comme un texte à déchiffrer, comme autant de signes à interpréter pour retrouver les actes qui les ont inspirés. Plus qu'une opposition, il y a donc une dialectique de l'esprit et de la lettre : l'esprit n'existe qu'en produisant une lettre par laquelle il se manifeste en s'oubliant et ne se retrouve qu'en revivifiant par l'interprétation la lettre moribonde de ses productions passées. En cela la philosophie est non seulement réflexive mais herméneutique. Elle est un art de l'interprétation.

Mais cette interprétation est, si l'on ose dire, une interprétation au carré. Les productions du passé, celles du travail, de l'art, de la science, de l'action politique, de la vie morale, de la foi religieuse viennent à nous avec toute l'épaisseur des compréhensions et des débats successifs dont elles ont fait l'objet. On ne peut faire abstraction de cet héritage. Il est en nous, il est nous. Il informe notre manière de sentir et d'agir, de penser et de croire. Nous sommes constitués par les strates successives de notre histoire. Nous sommes baignés dans cet univers discursif hérité, dont notre langue maternelle constitue le premier niveau, avec sa manière particulière d'ordonner le réel.

On comprendra dès lors pourquoi on ne peut pas séparer la philosophie de l'histoire de la philosophie et comment pour penser par soi-même, il est nécessaire de penser à la suite des autres. On comprendra aussi pourquoi il n'est pas illégitime d'ouvrir une réflexion philosophique par une méditation sur l'église. Ce point de départ est contingent, mais il n'est pas arbitraire, car l'héritage chrétien, ou plus exactement sa confrontation avec l'héritage antique, la rencontre en somme d'Athènes et Jérusalem, est l'élément déterminant de notre histoire et de notre identité intellectuelle d'occidentaux.

Une lecture critique et bienveillante des Écritures

Reconnaître un héritage n'est cependant pas s'y asservir. Cette reconnaissance est au contraire la condition d'une émancipation et le passé nous détermine d'autant moins qu'on ne feint pas de l'ignorer. Il convient donc de passer notre héritage au filtre de la critique. S'agissant de la lecture de la Bible, les bases de la critique ont été posées, avec une force et une érudition incomparables, par Spinoza dans le *Traité des autorités théologique et politique*. Il y a dans ce texte fondateur tous les principes des Lumières : exégèse savante, liberté de conscience, autorité de la raison. La « religion dans les limites de la simple raison » pour reprendre la formule kantienne ne saurait toutefois coïncider avec une reconstruction rationnelle de la religion traditionnelle, à la manière d'un Hegel, pour qui le christianisme exprimerait en langage imagé et donc à l'usage du peuple, ce que le philosophe comprendrait sur le plan conceptuel. Si la philosophie est bien, comme on l'a dit, une réflexion seconde sur des discours non philosophiques, sa lecture critique de la Bible sera orientée par une écoute bienveillante. Le philosophe qui lit les Écritures ne les lit pas avec la superbe du juge qui sépare d'avec le faux

un vrai connu par ailleurs mais avec l'humilité de celui qui est prêt à y recevoir une parole qui l'instruit et l'atteint au cœur de son existence.

Cette combinaison de rationalité critique et d'écoute bienveillante trouve son fondement dans la dialectique évoquée plus haut de l'esprit et de la lettre. La parole vive de la prédication des prophètes ou du kérygme évangélique s'objective nécessairement dans une langue, une culture, une pratique, des affects. La critique, en dissolvant ces objectivations, peut libérer la vigueur et la fraîcheur premières du message. La critique de la religion devient alors la condition de la foi. C'est dans cette perspective que Ricœur distingue, dans l'*Utopie ecclésiale*, trois plans successifs d'objectivations qui appellent trois formes de critique.

Le premier plan est *intellectuel* et se dédouble lui-même entre le mythologique et le rationnel. La parole biblique s'exprime d'abord dans ce que Ricœur appelle le « croyable disponible », c'est-à-dire les croyances, notamment cosmologiques, du temps où elle est née. Réentendre la prédication chrétienne implique donc, dans le sillage de Bultmann, de la *démythologiser*, de l'extraire des représentations du monde de l'époque hellénistique auxquelles elle est nécessairement mêlée. À cette couche mythologique s'ajoute une seconde objectivation intellectuelle, celle de la rationalisation de la prédication chrétienne dans les instruments de la « rationalité disponible », en l'occurrence ceux du platonisme et de l'aristotélisme, à travers lesquels les Pères et les docteurs de l'église ont pensé et diffusé le message chrétien. La tâche de démythologisation doit donc être doublée par celle d'une *déconstruction* de la métaphysique occidentale.

Un second niveau d'objectivation concerne le plan *socio-culturel*. La religion s'y manifeste par l'opposition du sacré et du profane. Or la Bible ne cesse de remettre en cause et de déplacer cette ligne de partage. C'est déjà vrai dans l'Ancien Testament à travers la réduction, contre le paganisme cananéen et babylonien, de la nature au statut de créature. C'est a fortiori vrai dans l'Évangile qui conteste le sacré sous toutes ses formes : plus de temps sacrés ni de lieux saints ni d'aliments purs et impurs ni de prêtres séparés du reste des hommes. Or l'opposition du sacré et du profane, du religieux et du laïc tend en permanence à se reformer et le christianisme né de la contestation du sacré de l'ancienne religion d'Israël a recréé du sacré. S'ouvre ici un nouveau champ de la critique, celui de la désacralisation, de la *profanation* du sacré. Les réformateurs, Calvin surtout, me paraissent avoir joué un rôle majeur dans ce domaine, comme on le voit dans l'exposition que nous venons d'ouvrir à Carré d'art pour ce qui est de l'image.

Le troisième niveau d'objectivation est celui que Ricœur désigne comme *émotionnel* ou *anthropologique*. Il s'agit ici de s'interroger sur les ressorts profonds de la croyance. Qu'est-ce qui fait de l'homme un être religieux ? C'est sur ce plan que l'on rencontre les critiques les plus virulentes, celles de ceux que Ricoeur a nommé les « maîtres du soupçon », Marx, Nietzsche et Freud. Ces trois penseurs ne dénoncent pas la religion comme une erreur ou un mensonge mais bien comme une illusion, un masque sous lequel se dissimulent des motivations inavouables, le

« masque de la peur, de la domination, de la haine ». Avec ces critiques, on semble avoir atteint les limites de ce qui est assimilable par un chrétien et pourtant, pour Ricoeur, le chrétien d'*aujourd'hui* ne peut rester en dehors de ce procès de *démystification* de la religion : « Le dialogue du croyant et de l'athée, écrit-il, n'est pas, n'est plus, un dialogue avec un autre, mais le dialogue de chacun avec soi-même. »³ C'est ce qu'avait si profondément compris le dernier Bonhoeffer en appelant de ses vœux un chrétien irrégulier et profane. C'est cette voie qu'ont explorée nombre de théologiens – je pense en particulier aux théologies dites de la mort de Dieu – ou philosophes comme Jaspers et sa quête d'une « foi philosophique » ou, en contexte catholique, Vattimo, qui cherche à penser un christianisme « d'après la chrétienté ».

C'est à cette même nécessité qu'à ma modeste échelle j'ai été conduit par tout mon parcours spirituel et intellectuel. Je l'ai traduite, dans mon petit essai, en prenant le parti de réfléchir à la signification des différents moments du culte réformé *abstraction faite* de toute présupposition de Dieu. La chose paraîtra peut-être abrupte mais ma conviction profonde de philosophe et de chrétien est que rien n'obscurcit davantage une réflexion sur la foi que la référence à Dieu. Ce n'est pas à partir d'une hypothétique idée de Dieu, idée toujours « humaine, trop humaine », que l'on peut éclairer la foi, c'est bien plutôt à partir de la disposition et de la pratique de foi que le mot Dieu peut être réinvesti d'un sens. Dieu est alors l'horizon inconnaissable et innommable d'une expérience humaine. C'est cette foi sans représentation de Dieu, cette « confiance sans nom » que j'ai cherché à dire.

La « poésie du culte »

Quelle est cette expérience dont Dieu est devenu, par abus de langage, le nom ? Ou, en d'autres termes, qu'est-ce qui reste de la parole biblique quand on la passe, dans une écoute bienveillante, au crible de la démythologisation, de la déconstruction métaphysique, de la désacralisation et de la démystification ? On trouverait dans l'œuvre de Ricoeur de nombreux éléments de réponse à cette question. Dans l'*Utopie ecclésiale* à laquelle je me limite ici, Ricoeur est très rapide, ou plutôt, comme souvent, d'une extrême pudeur quant à sa foi. On y trouve cependant une indication décisive : « l'annonce de la mort et de la résurrection du Christ, dit-il, c'est [pour le chrétien] la lecture d'un chiffre de l'histoire où est attesté le surplus du sens sur le non-sens. »⁴ La signification du grand symbole de la mort et de la résurrection du Christ, c'est l'espérance comprise elle-même comme « surplus du sens sur le non-sens ». L'espérance ! Voilà ce qu'au terme toujours provisoire de son écoute bienveillante et critique, le philosophe Ricoeur reçoit des Écritures ! Cette espérance biblique qui a tant marqué le marxiste juif Ernst Bloch et le théologien Moltmann à sa suite ! Cette « foi inébranlable dans l'improbable » qu'évoquait Bernard Mounier au sujet de Stéphane Hessel !

³ Paul p. 27

⁴ p. 17

Espérer c'est, pour Ricoeur, affirmer la possibilité du sens dans un monde où l'empire acquis par la rationalité technicienne occulte précisément la question du sens, en privilégiant l'efficacité des moyens au détriment de l'interrogation sur les fins, ainsi qu'en témoignent le productivisme et le consumérisme absurdes de nos sociétés. Contre le temps des ingénieurs et des technocrates, temps de la prospective, l'espérance introduit une perspective utopique, celle d'un monde où l'humanité serait une et les individus uniques.

Cette dialectique de la perspective et de la prospective se manifeste encore dans la tension entre ce que Max Weber a désigné comme « éthique de conviction » et « éthique de responsabilité ». Sans un sens du réel et donc du compromis, les convictions sont vouées à l'impuissance, cette impuissance que raillait Péguy à propos de l'impératif catégorique kantien : « Le kantisme a les mains propres mais il n'a pas de mains ». Un angélisme moral peut même conduire à des catastrophes et ici Ricoeur est marqué par ce qu'il a tenu par la suite comme une erreur sinon une faute, le pacifisme de sa jeunesse au temps de la montée du nazisme. Mais à l'inverse, s'il n'est pas redressé par les convictions, le réalisme vire rapidement au cynisme d'une *realpolitik*.

Dans cette optique, la vertu de la parole biblique – mais on pourrait, je n'en doute pas, dire des choses analogues au sujet d'autres discours non rationnels – est d'affermir les convictions et de maintenir ouverte la perspective d'une espérance. Nos sociétés ont besoin, dit Ricoeur, que la prose de la technique et de l'économie soient contrebalancées par la « poésie du culte ». C'est pourquoi l'église ne peut se dissoudre dans le monde. Certes elle n'existe que pour le monde et devient anecdotique et insignifiante quand elle se rétrécit à une boutique refermée sur elle-même. Mais l'église, les églises, ne pourraient plus exister pour le monde si elles se fondaient en lui. Voilà le témoignage qu'en 1967, Ricoeur adresse aux chrétiens qui, comme Bernard Mounier, se sentent appelés à quitter l'église pour le monde.

Confiance, espérance, charité,

Laissant à présent de côté *L'utopie ecclésiale*, je voudrais indiquer deux pistes complémentaires pour une réception philosophique de la parole biblique. L'« économie de la surabondance » que Ricoeur perçoit dans le kérygme évangélique ne se manifeste pas que dans la folie de l'espérance. Elle se rencontre aussi et peut-être d'abord dans le précepte évangélique de l'amour du prochain.

L'éthique chrétienne paraît être la part de l'enseignement biblique la plus aisément assimilable par une société sécularisée. Et de fait elle a joué un rôle essentiel dans la formation de l'idéal humaniste. Toutefois si l'universalité et la réciprocité des droits peuvent apparaître comme une transposition acceptable de la règle d'or du « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », elles échouent à rendre compte du scandaleux commandement nouveau de l'amour des ennemis. C'est qu'en vérité l'amour évangélique ne se réduit pas, ce qui serait pourtant déjà beaucoup, au régime du droit. L'égalité des droits qui vient limiter l'égoïsme naturel y est

traversée vers une inégalité de sens inverse, instituant l'autre comme supérieur à moi-même. De même, le sujet abstrait et universel du droit y est transcendé vers l'individu concret accueilli dans la singularité de ses joies et de ses peines. Mais la charité qui dépasse le droit, en un autre sens le précède. Le miracle du bon samaritain, dit Simone Weil, n'est pas qu'il ait secouru le blessé mais qu'il ait vu une personne dans ce qui n'était que chair et sang. Que servirait-il en effet de reconnaître des droits à l'homme si je ne reconnaissais pas d'abord dans cet individu singulier un homme à part entière ? La même chose se vérifie dans l'ordre politique ainsi que l'atteste la douloureuse question des réfugiés : que valent pour les étrangers tous nos droits et toutes nos protections si on ne leur reconnaît pas d'abord, pour reprendre la formule d'Hannah Arendt, « le droit à avoir des droits » ? L'accueil précède ainsi et rend possible le droit. L'amour est précisément réponse à ce saisissement premier par le sort de l'autre, ou, pour le dire à la manière de Levinas, à cette assignation à une responsabilité infinie que m'adresse, dans sa vulnérabilité, le visage d'autrui. Et de même que, dans l'espérance, l'ouverture première vers l'avenir instaure la possibilité du présent, de même, dans l'amour, cette ouverture inconditionnelle vers l'autre institue la possibilité de la justice.

Les deux figures de l'espérance et de l'amour entretiennent des liens étroits. Qu'est-ce qui nous autoriserait à espérer là où l'amour, par la puissance miraculeuse de l'accueil et du pardon, n'aurait pas délié les chaînes du passé ? Si Ricoeur voit dans la mort et la résurrection du Christ le chiffre de l'espérance, n'est-ce pas parce que la mort du Christ est une mort aimante et que la résurrection est la métaphore de la puissance de relèvement contenu dans un amour vécu jusqu'à la mort ? Mais si l'amour fonde l'espérance, réciproquement l'espérance rend possible l'amour. Tendre l'autre joue ne serait en effet que de l'auto-flagellation ou une incitation à la violence sans l'espérance que l'autre ne frappera pas une seconde fois. Aimer c'est parier sur l'avenir d'autrui.

Je serais tenté de placer ma dernière remarque – la seconde piste annoncée – sous le vocable de la foi, pour boucler, après l'espérance et la charité, le cycle des vertus théologiques. Mais j'y préfère le mot moins ambigu de confiance. L'espérance est confiance au futur, la charité est confiance au présent. La confiance au passé est reconnaissance. Reconnaissance pour la vie reçue, et avec elle, acceptation sereine de la finitude, contre l'hybris de la toute-puissance. Reconnaissance aussi pour les autres hommes de qui je tiens tout ce que je suis. Par une pesanteur presque inévitable, on a tendance à penser la relation à autrui sur le modèle des corps, extérieurs les uns aux autres. Mais si l'autre est un autre à côté de moi, comment la relation deviendrait-elle possible ? En vérité, la relation – celle des parents aux enfants, celle des amants, celle des amis, celle des protagonistes du dialogue et du combat – préexiste aux termes qu'elle unit. C'est dans et par la relation que chacun devient ce qu'il est. Cette interdépendance des personnes est la source d'une dette et d'une gratitude infinies. Reconnaissance enfin pour la beauté et la sublimité de la nature, et au-delà, pour la présence indéfectible et le mystère de l'être qui illuminent l'existence jusque dans l'épreuve de la souffrance. Je n'en connais pas pour ma part d'expression plus simple ni plus poignante que celle qui transparait au fil des pages du journal d'Etty Hillessum. Ainsi lorsqu'elle écrit : « J'ai ouvert la Bible au hasard, mais le

passage n'apportait aucune réponse à ce début de matinée. Cela ne fait rien, du reste, car il n'y avait pas de questions, seulement une grande confiance et une profonde reconnaissance pour la beauté de la vie, et c'est pourquoi ce jour est historique : non parce que je dois me rendre tout à l'heure à la Gestapo avec S., mais parce que malgré cela, je trouve la vie si belle⁵. » Que serions sans cette confiance originaire, sans cet acquiescement premier à la vie ?

La confiance, l'espérance, l'amour. Voilà donc la substance que je tire de mon héritage chrétien et d'une lecture de la Bible qui ne me semble pas renier l'impératif d'autonomie de la philosophie. Les trois termes convergent vers un terme unique : je suis donné à moi-même dans le miracle de la naissance, et avec la vie, je reçois les autres et le monde en partage. Mais je suis donné une seconde fois à moi-même dans le miracle de l'amour qui, par la puissance du pardon, me libère des servitudes du passé et me donne un avenir à espérer. Tout ainsi commence dans la grâce. « Sola gratia ».

*

* *

⁵ E. Hillesum, *Une vie bouleversée* suivi de *Lettres de Westerbork*, trad. de P. Noble, Paris, Seuil, 1995, p. 105 (*Points*)